

LES ENFANTS, SEULE CLASSE PRIVILÉGIÉE EN UNION SOVIÉTIQUE

Landon Pearson a toujours eu un intérêt très vif pour les enfants et s'est impliquée activement dans ce domaine.

Elle a élevé cinq enfants, a une maîtrise en éducation; elle a été vice-présidente de la Commission canadienne lors de l'Année internationale de l'enfance en 1979 et est maintenant vice-présidente du Conseil canadien de l'enfance et de la jeunesse. Durant leur affectation à Moscou, en 1980-1983, elle a observé les enfants dans le cadre de la société soviétique et a décidé d'écrire un livre sur le sujet. Nous publions aujourd'hui des extraits de ce livre, en voie d'achèvement, qui sera publié chez *Lester et Orpen Dennys, Toronto*.

L'ambassade du Canada est située dans une rue calme du vieux Arbat, un quartier agréable et résidentiel de Moscou, pas très éloigné du Mur du Kremlin. Face à l'ambassade, se trouve l'école publique n° 59, un immeuble de quatre étages, décrépit et d'un âge indéterminé.

À notre arrivée en Union soviétique, le 10 octobre 1980, l'année scolaire était déjà bien entamée. Depuis les fenêtres de notre résidence officielle, au deuxième étage de notre belle ambassade du XIX^e siècle, nous pouvions voir chaque jour, sauf le dimanche, les élèves en uniforme entrer et sortir par l'entrée principale. Nous pouvions jeter un coup d'œil furtif dans les salles de classe animées, voir au sous-sol les étudiants affairés aux machines ou, au dernier étage, les expériences de chimie. À travers la grande fenêtre cintrée de la salle de réunion, en vis-à-vis direct sur notre salon officiel, nous avions vue sur une énorme tête de Lénine. Avant les neiges, nous pouvions regarder et entendre les enfants jouer bruyamment sous les arbres, dans la cour en terre. En hiver, ils se rendaient, munis de skis de randonnée, dans le parc du boulevard avoisinant. En avril, le jour de l'anniversaire de Lénine, ils effaçaient dans la cour les dernières traces de l'hiver et nettoyaient le devant de l'école. En mai, les examens terminés, ils partaient en groupes, riant, plaisantant et balançant leurs cartables vides. Durant l'été, la poussière retombait, et la mousse envahissait les moulures de plâtre de la lourde porte centrale. Ce n'est que vers la fin août que les signes d'activité reprenaient. Des femmes soviétiques, costaudes, vêtues de salopettes couvertes de peinture, coiffées d'un fichu blanc, arrivaient avec des seaux de lessive pêche, qu'elles se mettaient à étaler avec une serpillière sur les murs extérieurs. Des jeunes gens, minces, nettoyaient

les fenêtres et reclouaient les pupitres délabrés. Un jour, quelqu'un décora d'une nouvelle gerbe d'oeillets en plastique la petite plaque fixée, à gauche de l'entrée, en mémoire d'un acte de bravoure qui avait eu lieu durant la grande guerre patriotique.

Le premier septembre, nous fûmes réveillés par un bavardage à l'extérieur de l'ambassade. Nous précipitâmes à la fenêtre, nous vîmes un spectacle attendrissant. Des bambins accompagnés de leurs parents et vêtus chacun d'un uniforme de serge flambant neuf — les garçons en gris, les filles en marron foncé avec des tabliers blancs amidonnés et d'énormes noeuds de taffetas dans les cheveux — tenant d'une main un gros bouquet, s'agrippant de l'autre à la main familière de leur père ou de leur mère, venaient pour la première fois à l'école. On les fit entrer les premiers, probablement pour les inscrire. À mesure qu'ils ressortaient, chaque petit était confié, un peu craintif, à un plus grand, en rang avec les autres élèves le long du trottoir. Chaque séparation était pour nous, qui les regardions, un drame personnel. Le petit visage était embrassé, la petite main lâchée et pressée dans la main d'un élève plus ancien, puis les deux enfants attendaient le signal de la rentrée. Les parents et la famille groupés dans la rue, bavardaient, riaient et prenaient des photos. Des moniteurs, l'air important, allaient et venaient, criant des ordres dans des porte-voix miniatures, essayant de mettre un semblant d'ordre. Les petits enfants regardaient la foule, puis se tournaient vers leurs nouveaux protecteurs. Enfin, tous avancèrent, dans un défilé irrégulier, agitant qui ses

glaïeux rouges, qui ses asters jaunes et blancs, qui ses phlox roses et pourpres.

Tandis que nous regardions les portes se refermer sur eux, il nous apparut évident que tout était fait pour apaiser l'appréhension de ces enfants de sept ans, incertains, qui entraient à l'école et avaient parfaitement raison d'être nerveux. La plupart d'entre eux étaient allés au jardin d'enfants, et probablement à la maternelle. Mais le jardin d'enfants en Union soviétique est, dans l'ensemble, un endroit confortable et peu exigeant où l'accent est placé sur la santé, les jeux — notamment de société et d'équipe, — la danse, le chant et d'autres formes d'activités de groupe convenant à de très jeunes enfants appelés à devenir des membres utiles d'une société collective. À partir de maintenant, ces jeunes enfants allaient apprendre à lire, à écrire, à calculer, et bientôt tous, sans exception, étudieraient les documents du 26^e Congrès du Parti communiste de l'Union soviétique.

La scène que je viens de décrire m'a laissé une très forte impression. J'ai aimé la chaleur et la couleur qui s'en dégageaient, le rituel, l'esprit de soutien familial et communautaire. Je ne savais pas, toutefois, ce qui se passerait à l'intérieur de l'école. Réflexion faite, je décidai que si la scène à laquelle je venais d'assister était typique de la vie des enfants en Union soviétique, je voulais en apprendre davantage. Ma position unique me le permettait. Le travail de mon mari, alors ambassadeur du Canada en URSS, nous a conduit partout à travers cet immense pays.



L'arrivée en première année.

Foto Khronika TASS